

vingt ans par la revue *Hermès* pourraient, en revanche, renforcer l'assise documentaire des derniers chapitres de *La Dynamique de l'innovation*. Mais le dessein de François Caron n'est pas de multiplier les références bibliographiques; il se borne à choisir celles qui soutiennent directement sa démonstration. Ainsi, et à propos des objets du quotidien, il cite l'article de Jacques Perriault, «Le four à micro-onde ou la cuisine en parallèle», naguère paru dans *Autrement*. On dira, pour terminer, que cette démonstration est pleinement réussie: elle articule les deux niveaux, micro et macroscopique, combine avec bonheur études de cas particuliers et généralisations, réunit dans une même

analyse ce qui est habituellement disjoint, l'acteur de l'individualisme méthodologique d'un côté, les ensembles en surplomb des théories holistes de l'autre, c'est-à-dire le sujet et la structure: «une fois reconnue l'importance de l'inventeur individuel, est-il bien spécifié dans la conclusion, l'entreprise doit être considérée comme le lieu privilégié de la naissance des innovations et de la maîtrise du changement technique».

Bernard Valade
Université Paris-Descartes, GEPECS
Courriel: <berval@paris5.sorbonne.fr>

Nicolas MOINET, *Intelligence économique, mythes et réalités*, Paris, CNRS Éditions, coll. «Communication», 2011, 192 p.

L'ouvrage que nous propose Nicolas Moinet se place sous les auspices d'une préface et d'une postface dont les auteurs emblématiques situent parfaitement son objet et son ambition. La préface est signée par Christian Harbulot, directeur de l'École de guerre économique; la postface par Dominique Wolton, directeur de l'Institut des sciences de la communication du CNRS. L'intelligence économique est bien un champ disciplinaire nouveau au croisement du monde de la concurrence économique et de la société de l'information et de la communication. Qui mieux que Nicolas Moinet pouvait présenter un ouvrage d'initiation à la fois profondément ancré dans la réalité du terrain industriel et dans une réflexion épistémologique des phénomènes de communication sur lesquels repose l'intelligence? L'auteur a en effet été associé à de nombreuses études de stratégie industrielle depuis 1990, tout en menant une carrière d'enseignant-chercheur au sein de l'Université de Poitiers. Il

a publié plusieurs articles et ouvrages qui ont préparé le chemin à cette synthèse qui est le fruit d'une habilitation à diriger les recherches, et dont l'édition est particulièrement bienvenue au moment où l'intelligence économique va être introduite dans tous les programmes de formation de l'enseignement supérieur en France.

L'objectif de Nicolas Moinet est d'inscrire scientifiquement et pragmatiquement l'intelligence économique dans les sciences humaines et sociales, notamment au sein du couple sciences de gestion-sciences de l'information et de la communication. Il s'agit de donner une assise académique claire et légitime à un courant de recherche souvent confiné à la lisière de différentes disciplines. L'intelligence économique, dont Nicolas Moinet souligne la complexité et l'importance d'une définition claire, ne saurait se réduire à une modélisation statique, elle qui est au cœur d'une dynamique dans laquelle se joue le passage de l'information stratégique au savoir, du «savoir pour agir» au «connaître est agir».

La démonstration se fait en deux parties. La première, «Jeux de miroirs», est consacrée à une approche histo-

rique et sémantique de l'émergence du concept d'intelligence économique et des méthodes qui lui sont associées. La seconde, « Éclairages », nous montre avec une précision d'entomologiste comment fonctionnent la recherche et la gestion de l'information pour l'action dans un nombre impressionnant de cas emblématiques.

Fin observateur et praticien chevronné, N. Moinet ne tombe pas dans le piège d'un discours didactique fondé sur une ou des définitions universelles. Son approche est plus subtile et s'inscrit pleinement dans les paradigmes du constructivisme, de la complexité et de la systémique sociale au sens d'Edgar Morin. Il nous met en garde dès le début en s'appuyant sur une citation de Nicole d'Almeida qu'il reprendra en conclusion :

L'intelligence économique et le système d'information qu'elle mobilise peuvent être compris comme cette intelligence particulière de l'action, comme la forme moderne de la *métis* grecque, qui engage la recherche du succès dans le domaine de l'action [...]. L'intelligence économique n'est pas seulement un art de la gestion de l'information, un art de la guerre (au sens où a été créée en France une École de guerre économique), elle est aussi et surtout un art d'une habilité à comprendre finement et globalement un environnement complexe et à prendre la bonne décision.

N. Moinet rejoint ainsi un courant de chercheurs (Fayard, Jullien, Dumas, Boyd, etc.) qui contextualisent systématiquement tout rapport entre information, communication, action et stratégie. Dans sa partie la plus académique, Nicolas Moinet part évidemment du grand moment symbolique que fut la publication du *Rapport Martre* en 1994 pour établir l'intelligence économique comme « l'ensemble des actions coordonnées de recherche, de traitement et de diffusion des informations utiles aux acteurs économiques. » Il passe ensuite en revue les deux méthodes qui sont à la base de tout enseignement de nos jours : le « cycle du renseignement » et la « boucle OODA »

(observation – orientation – décision – action). Soumis au feu des critiques (Franck Bulinge) et au verdict de quelques cas emblématiques (l'attaque d'*Al Qaida* du 11 septembre 2001, l'échec de la candidature de Paris aux Jeux olympiques en 2005 et la prise de contrôle de *Havas* par Bolloré en 2005), ces modèles montrent leur caractère simplificateur qui révèle la paralysie stratégique des acteurs déconfits. Cela conduit notre auteur à se tourner vers la notion de couple agilité/paralysie, introduire des dialectiques de déstructuration et de recréation et en appeler à une organisation en réseau. En effet chaque secteur d'application des principes de l'intelligence économique a ses caractéristiques propres et exige pour le moins une adaptation du cycle du renseignement, mythique et presque magique pour les néophytes de l'intelligence économique.

Ayant ainsi décortiqué les insuffisances des outils de base de ce qu'il était convenu d'appeler l'intelligence économique jusqu'au milieu des années 2000, Nicolas Moinet nous entraîne dans la problématique du connaître et de l'agir comme fondement d'une vision contemporaine de l'intelligence économique. C'est dans ce voyage au sein de concepts informationnels, communicationnels et systémiques que l'on découvre la richesse de l'apport de Nicolas Moinet. « Benchmarking, intuition, pensée chinoise, éaction » (Varela), « sensemaking » (Weick), « influence, lobbying, patrimoine » (Moulier-Boutang), « partage, confiance, connivence » sont convoqués pour éclairer des cas concrets, des interviews et des encadrés qui nous rappellent tous quelque chose. Évidemment, comme dans toute entreprise de théorisation, les propositions de N. Moinet peuvent être interprétées comme des tentatives d'idéalisation globalisante. Mais ces interrogations sont nécessaires à l'avancement de la réflexion, non seulement sur la stratégie dans le domaine de la gestion, mais aussi de la communication et de la dynamique de groupe dans les sciences de l'information et de la communication.

Bien que le chercheur se réclame d'une méthode d'analyse fondée sur la recherche du détail qui change

tout et la cinématographie des petits riens qui s'enchaînent contrairement aux prévisions des modèles normatifs, la médiologie est peu citée par N. Moinet hors de la mention des travaux de Philippe Herbaux. On peut le regretter car, en tant que réflexion sur la façon dont les moyens techniques de transmission ont un impact sur la façon d'être et de croire des communautés, la médiologie est peut-être le socle sur lequel se fonde en grande partie son travail et devrait être prise en considération dans les travaux futurs sur l'intelligence économique. Les autres paramètres qui sont quelque peu négligés dans la rédaction de cet ouvrage sont ceux du temps et de la culture, à la fois comme *inputs* dans les processus de connaissance collective et comme contraintes du déploiement des « communautés stratégiques de connaissance », particulièrement en France, pour reprendre le titre du chapitre 4. La question est bien évoquée quand, se référant à Michel Crozier, l'auteur parle des blocages de la société française comme une crise d'apprentissage (peu d'écoute) et une crise d'interaction (pas de délibération). Le fait de citer ces effacements est moins une critique qu'un encouragement à l'auteur et à ses disciples pour orienter les futures recherches, comme le fait justement N. Moinet à la fin de son travail.

Une mention spéciale est à faire sur la brève section consacrée à l'intelligence territoriale. Contrairement à une certaine vision *top down* et bureaucratique assez répandue dans le monde de l'intelligence économique, l'intelligence territoriale *n'est pas que* de l'intelligence économique déclinée au niveau d'un territoire, par exemple la commune ou la région. Nicolas Moinet donne plusieurs exemples (région Poitou-Charentes, Caenti, Action de

coordination du réseau européen d'intelligence territoriale) dans lesquels il apparaît nettement que le succès d'une démarche d'intelligence territoriale est fondé pour une large part sur l'implication des acteurs à « échanger des informations, de confronter leurs points de vue et générer de nouvelles connaissances », ce que l'on résume dans l'expression « bottom up », une espèce d'apprentissage généralisé, comme le dit Philippe Herbaux.

Dans son chapitre conclusif, l'auteur nous invite à relever le défi de la communication dans la perspective du couple agilité/paralysie, à penser la dimension humaine de l'intelligence économique, d'où naturellement à y mettre au centre la question éthique. Nous en retiendrons encore que le type de recherche qu'a pratiquée Nicolas Moinet étant la recherche-action, celle-ci a fait ses preuves et doit être plus encouragée qu'elle ne l'est actuellement dans le monde universitaire, mais aussi que dans l'histoire de l'intelligence économique, l'urgence de l'action a fait oublier la nécessité d'une théorisation ; or « rien n'est plus pratique qu'une bonne théorie », comme le disait dans les années 1930 Kurt Lewin aux chefs d'entreprise et aux universitaires.

Cet ouvrage apparaît comme une étape essentielle à la structuration de la recherche et du corps de chercheurs en sciences de l'information et de la communication, de la gestion, du renseignement, de la stratégie et, en un mot, de la *praxis* collective.

Guénaël Devillet
Université de Liège
Courriel: <g.devillet@ac.be>